

Les Indiens et l'Intervention française, 1863-1867

Jean-François Lecaillon*

Entre 1862 et 1867, la France de Napoléon III envoya un important corps expéditionnaire au Mexique, d'abord sous le prétexte de récupérer le montant d'une dette contractée par le régime du président Juarez et protéger les ressortissants français prétendument menacés et spoliés, ensuite pour soutenir l'archiduc Maximilien d'Autriche établi sur le trône impérial mexicain à la demande expresse de quelques intrigants du parti conservateur. En réalité, tous ces efforts furent engagés par l'empereur français davantage pour satisfaire des ambitions pan-latinistes qu'il voulait opposer aux ambitions impérialistes des Anglo-Saxons d'une part, aux développements du pan-germanisme d'autre part. On sait ce qu'il advint de l'aventureuse exhibition française.

Ce qu'il en fut de l'accueil réservé à l'archiduc autrichien et aux soldats français par les Mexicains qui se partageaient entre les partis libéral, modéré et conservateur est également bien connu: même si ce fut pour des raisons différentes et selon des procédés plus ou moins avoués, ils rejetèrent unanimement le régime étranger, et à ce jeu-là les conservateurs ne furent pas les moins hostiles. En revanche, ce qui est moins connu, c'est l'authenticité des sentiments populaires. L'historiographie a abondamment débattu du comportement des élites sociales et politiques dans le contexte de l'Intervention, mais comment ont réagi les gens du petit peuple, cette population non militante qui vit son quotidien sans bien appréhender toutes les subtilités du débat politique? C'est là une question pour laquelle il n'existe pas de réponse bien évidente.

Certes, la majorité, pour ne pas dire la totalité, des historiographes de l'Intervention se sont prononcés et ont affirmé avec plus ou moins d'audace les sympathies du "peuple" pour telle ou telle cause. Malheureusement, ces affirmations relèvent plus souvent de la partialité politique ou idéologique de leurs auteurs, voire de leurs choix scientifiques, que d'une

analyse approfondie de la réalité socio-politique de l'événement. Le résultat en est aussi cocasse que controversé: pour les uns, le peuple fut résolument et unanimement pro-républicain (tant il est vrai que les *traidores* n'appartiennent pas au peuple) et anti-français (cf. A. Belenki); pour les autres, il fut absolument conservateur et "même clérical" (Abbé Domenech); ou simplement impérialiste et pro-français (cf. par exemple J.A. Dabbs); ou, au contraire, parfaitement indifférent (selon le général Niox).

A la réflexion, on s'aperçoit que l'origine d'un tel désaccord semble relever de la signification très diversifiée que chaque auteur veut bien donner au mot "peuple". En effet, sous ce vocable, chacun ne considère pas toujours exactement les mêmes réalités. N'entrons point ici dans quelques polémiques sémantiques complexes. Comprenons seulement que l'emploi du terme "peuple" par les historiographes de l'Intervention voudrait signifier que l'ensemble des individus vivant dans les limites du territoire mexicain de l'époque formait un tout globalement homogène que le chercheur pourrait appréhender en un seul bloc. Or nous savons que c'est là une prétention parfaitement déraisonnable: malgré la volonté acharnée des élites socio-politiques mexicaines du XIXe siècle, imprégnées de positivisme, à vouloir considérer la population du Mexique comme une nation formant un tout homogène en niant les différences et particularités susceptibles de mettre en cause l'unité nationale ambitionnée, le peuple mexicain n'existait pas. Vouloir prétendre analyser les sympathies politiques d'une entité inexistante tient donc lieu de gageure.

Qu'est-ce que le "peuple" du Mexique impérial? C'est encore une combinaison hasardeuse de groupes sociaux, économiques, ethniques ou autres. Le Mexique, ce sont des créoles, des métis, des Indiens; des *hacendados*, *rancheros*, *peones*, *leperos*, *obreros*, *campesinos*, des commerçants et des étrangers, etc. Accueillirent-ils tous l'Intervention avec les mêmes sentiments? Il est probable que non; c'est pour le

* Collaborateur du CEMCA.

moins ce que suggérait François Chevalier en 1977 quand il écrivait "qu'il serait intéressant d'étudier scientifiquement les diverses attitudes mexicaines face à l'Intervention française, puis l'image qui en resta dans la conscience nationale". C'est en réponse à cette suggestion et pour tenter de combler un vide de l'historiographie concernant les Indiens, que nous nous sommes efforcés dans un travail plus ample de définir ce que fut le comportement des communautés indigènes face à l'Intervention française.

On imagine immédiatement les difficultés et les dangers de la tâche. Le plus difficile pour commencer était de résoudre le problème de la définition de l'Indien et celui de sa recherche à l'intérieur des sources. Nous ne discuterons pas ici d'une question âprement débattue par ailleurs par les anthropologues, mais constaterons seulement que les difficultés d'aujourd'hui étaient déjà celles des observateurs du XIXe siècle. Ce que nous devons remarquer cependant d'emblée, c'est que la population réputée indienne représentait alors quelque 50% de la population totale du pays et que les sources n'hésitent pas à désigner certaines populations comme étant indiennes. C'est à ces populations unanimement reconnues comme étant indiennes dans les sources que nous nous sommes particulièrement intéressés.

Les sources que nous avons pu consulter sont d'origines fort diverses: mexicaines, françaises, belges, nord-américaines et même allemandes; libérales, impériales ou conservatrices; militaires, ministérielles, journalistiques, politiques, diplomatiques, économiques ou commerciales, scientifiques... officielles ou privées... Elles sont cependant plus souvent françaises que mexicaines, militaires que civiles, et l'on pourra se méfier de la partialité d'une analyse issue d'une documentation apparemment déséquilibrée. A ce déséquilibre, il existe une raison purement technique: notre étude a été faite essentiellement depuis Paris, malgré un bref séjour à Mexico en juillet/août 1982. Il existe aussi une autre raison, plus idéologique: le fait que les Mexicains de l'époque ne parlent que très rarement des Indiens; pour les uns, les conservateurs, ils ne sont que de grands enfants qu'il convient, peut-être, de protéger, mais qui ne valent pas la peine que l'on s'intéresse à ce qu'ils peuvent penser; pour les autres, les libéraux, l'établissement d'un régime de liberté et d'émancipation a fait disparaître la condition indienne et il ne convient plus de parler de quelque chose qui est censé ne plus exister. Le résultat, c'est que si un auteur mexicain parle des Indiens, c'est le plus souvent en termes désobligeants ou purement ethnographiques, mais jamais en termes politiques; sinon on parle du "peuple", terme qu'il est impossible de retenir dans les perspectives que nous nous étions tracées.

Cela étant précisé, nous avons réalisé une analyse des comportements indiens (globale, régionale ou par commu-

nautés, typologique et chronologique), puis tenté d'expliquer leurs raisons d'être (globales ou particulières) et d'évaluer enfin toutes les conséquences de ces comportements tant pour les Indiens (dans l'immédiat et sur leur avenir) que pour l'Empire lui-même. Nous avons tenté de mesurer le poids des responsabilités indiennes dans l'échec impérial relativement à toutes les causes que l'historiographie a déjà pu avancer. A quelles observations, hypothèses et conclusions sommes-nous donc parvenu?

Nature des comportements

Dans l'ensemble, nous avons pu distinguer trois types de comportements d'ampleur et d'implantation géographique variées:

- 1) L'engagement résolu et armé des communautés (un tiers de la population indienne environ): attitude des groupes les plus périphériques ou éloignés de la capitale. Soit du côté impérial (quelque 30%) comme les Yaquis, Mayos et Opatas du Sonora, les Coras et Huicholes du Nayarit, les Pames de la Sierra Gorda pour ne citer que ces exemples parmi les plus connus et les mieux organisés; soit du côté libéral (5% environ) comme les Indiens du Guerrero.
- 2) Enthousiasme, sympathie et adhésion, mais plutôt passive dans la mesure où il s'agit essentiellement de manifestations favorables ne se traduisant guère par un engagement compromettant. C'est le cas le plus répandu (60%) et qui se rencontre particulièrement sur les hautes terres du plateau central.
- 3) Le refus de toute ingérence des non-Indiens, quels qu'ils soient, dans les affaires de la communauté et sur son territoire: attitude caractéristique des Indiens reconnus *bárbaros*.

Dans l'ensemble, il ressort que les Indiens se sont montrés plutôt favorables aux Français et à l'Empire. C'est cependant la deuxième attitude, de loin la plus répandue, qui apparaît comme étant la plus spécifiquement indienne - au point de définir une certaine homogénéité indienne. Elle relève d'un "souci de tranquillité" clairement exprimé et d'une attitude de prudence.

Dans le détail, on remarque cependant que le comportement indien n'est pas aussi simple. On peut noter d'abord une certaine évolution des attitudes globales, selon trois étapes:

- 1) 1862-1863: temps d'expectative indienne. Les communautés observent et évitent, dans la mesure du possible, de se prononcer. S'il y a engagement armé, il se fait plutôt dans les rangs de l'armée républicaine (voir la participation des Indiens de Zacapoxtla à la bataille de Puebla).
- 2) L'adhésion à l'Empire se généralise: engagement armé des uns (Yaquis, Mayos et Opatas, Coras, Pames...); ambassades et proclamations de fidélités (Kickapoos...); collaboration (comme guides, courriers ou espions); acclamations enthousiastes; délations de guérilleros...
- 3) Maximilien ne parvenant pas à asseoir la légitimité et l'autorité de son pouvoir, encore moins à accomplir ses promesses indigénistes ni à chasser de son entourage des gens que les Indiens considèrent comme leurs ennemis; les Français ne parvenant pas à protéger les villages des agressions de la guérilla, ne faisant que compromettre aux yeux des libéraux les populations des *pueblos* qu'ils traversent, et abandonnant finalement l'Empire à son triste sort, vient le temps de la déception (parfois du ressentiment) et d'une certaine désaffection pour la cause impériale. Il n'y a pas pour autant adhésion à la République, mais la prudence commande désormais d'éviter toute compromission. Seuls ceux qui s'étaient le plus engagés poursuivent la lutte jusqu'au bout (voir l'exécution de Tanori en 1866). Parfois la sympathie pour Maximilien ou les soldats français s'exprime encore, mais plutôt discrètement.

Si on peut évoquer une sympathie globale des Indiens pour l'Empire, il faut remarquer qu'elle s'avère en réalité très différenciée dans le détail. On découvre notamment:

- Un enthousiasme plus ou moins mystique et une profonde sympathie pour la personne de Maximilien.
- Un respect (peut-être craintif, certainement admiratif) pour l'armée française et une sympathie fréquente pour les soldats français.
- Une adhésion ambiguë à l'idée d'Empire.
- Une fidélité parfois contestable envers le clergé.
- Une franche antipathie pour l'armée conservatrice mexicaine.
- Une mésentente avec les forces autrichiennes et même de l'hostilité, particulièrement dans l'état de Oaxaca.

De telles différenciations ne sont pas anodines. Elles ont le mérite de trahir des préoccupations particulières qui n'ont rien à voir avec celles, politiquement très traditionnelles, des autres groupes sociaux ou ethniques. Elles doivent resurgir forcément dès lors que l'on passe au niveau des explications des comportements. Quelles sont précisément les raisons susceptibles d'expliquer les sympathies indiennes que nous avons ainsi observées?

Les raisons d'un comportement

Trois sortes d'explications peuvent être recensées: conjoncturelles, structurelles et psycho-culturelles.

En premier lieu, il est évident que le comportement observé relève de situations conflictuelles directes et propres à la réalité conjoncturelle des événements. Pour une bonne part, le comportement des Indiens répond aux comportements qu'on leur oppose; rien de plus logique, bien sûr. Or, si les Indiens eurent de la sympathie pour l'Empire et les soldats français, c'est d'abord parce que ceux-ci les traitèrent relativement bien, en tout cas nettement mieux que leurs compatriotes mexicains, libéraux comme conservateurs. Non seulement ils furent les heureux bénéficiaires de "l'indomanie" de Maximilien (terme employé par Emile Ollivier), mais, de leur côté, les soldats français se firent un point d'honneur à soigner leurs relations avec les Indiens qu'ils disaient généralement préférer aux "Mexicains", terme par lequel ils avaient l'habitude de désigner les métis et créoles. Par ailleurs, le corps expéditionnaire a toujours manifesté le souci de satisfaire au mieux les revendications des communautés, pressentant qu'il y gagnerait l'appui non négligeable d'une fraction importante de la population. Si l'on peut assurer que cette ambition ne fut pas toujours atteinte et qu'il y eut des erreurs, dans l'ensemble le comportement des militaires français fut plutôt respectable. Au contraire, les Mexicains, tous partis confondus, persistaient dans leur habitude détestable de maltraiter *los Indios*; soit qu'ils les méprisaient ouvertement et s'octroyaient le droit, au nom de la Conquête, de la Civilisation, de la Patrie... de les exploiter, de réquisitionner (ce qui signifiait le plus souvent piller) ou de les enrôler de force dans leurs armées; soit qu'ils voulaient, au nom du Progrès, de la Liberté et de l'Égalité, les élever généreusement au rang de citoyens libres et égaux en les dépouillant de leurs privilèges (essentiellement, leurs terres) ou des tutelles d'asservissement (qui souvent restaient encore leurs meilleures protections!). Que dans de telles conditions les Indiens aient plutôt adhéré au régime préconisé et défendu par les étrangers n'a rien de surprenant.

Ce qui est intéressant dans un tel contexte, c'est de remarquer comment, le plus souvent, les Indiens n'ont pas été amenés à adhérer à l'Empire pour des raisons positives, mais parce que dans l'alternative qu'on leur proposait, ils trouvaient préférable d'opter plutôt pour l'Empire que pour la République. On a souvent l'impression que les adhésions indiennes se formulent à partir d'un choix qui pourrait se définir comme étant "le moins mauvais". Une telle attitude semble particulièrement nette de la part des communautés qui se sont compromises le plus en s'engageant militairement

dans le conflit. En effet, on s'aperçoit que les Indiens qui luttèrent avec les Français contre la République (comme beaucoup de ceux qui luttèrent dans le camp libéral d'ailleurs) ne le firent pas tant par conviction impériale; leurs luttes prenaient appui davantage sur des revendications très traditionnelles. L'adhésion indienne à une cause apparaît alors comme une manière habile de saisir une opportunité insurrectionnelle contre l'ennemi prioritaire: le pouvoir central mexicain, métis et créole. Parce que c'est pour eux le meilleur moyen d'arriver à leurs objectifs spécifiques. Autrement dit, il ne convient pas de parler d'adhésion à l'Empire, mais plutôt d'alliance avec ses forces armées. C'est sans doute une observation semblable qui faisait dire à J.A. Dabbs que "l'arrivée des Français, qui ont une vue plus objective du problème social mexicain que les autochtones (...) offre aux Indiens leur meilleure chance depuis 1521 pour retrouver une position sociale". Cette même observation nous amène tout naturellement à nier l'idée d'une trêve indienne sous le règne de Maximilien telle qu'elle a pu être formulée ici ou là. Le seul problème qui explique la confusion historiographique tiendrait au seul fait que ce qui prenait encore le nom de "révolte" à la veille de l'Intervention, prenait désormais le nom "d'adhésion" au moment de celle-ci!

Ces remarques laissent entrevoir des raisons plus profondes pour expliquer les sympathies impériales de certaines communautés; mais avant de les évoquer, voyons les causes structurelles qui sont plus faciles à définir. Il existe, bien sûr, à l'origine des comportements que nous observons des raisons d'ordre socio-économique. Mais plus encore que celles-ci transparaît, dans les sources, le poids des structures "clientélistes" du Mexique. Avec assiduité, les témoins de l'Intervention dénoncent le jeu des influences et des liens de fidélité qui contraignent souvent les Indiens à telle ou telle attitude. Si Opatas, Yaquis, Coras ou Pames luttent pour l'Empire, c'est bien parce que, respectivement, Tanori, Gandara, Lozada ou Mejia se sont prononcés en sa faveur. Les Indiens du général Vicario se battent aux côtés des forces françaises, jusqu'au jour où Vicario se retire de la lutte; à partir de ce moment-là, ils se dispersent, refusant de servir sous les ordres d'un autre officier. De même, si les Indiens du Guerrero sont réputés libéraux, ce n'est pas tant parce qu'ils le sont, mais parce que leur maître n'est autre qu'Alvarez le grand leader libéral. Combien d'autres exemples moins réputés mais tout aussi significatifs? Ne voit-on pas Maximilien lui-même se proposer pour être le parrain de baptême des Indiens de Cadereyta? Quand on connaît l'importance et la force des liens de *compadrazgo*, on a du mal à croire que ce parrainage ait été le fruit des seuls fantasmes de l'archiduc. C'est évidemment parce que son entourage lui avait fait comprendre que c'était là le moyen de s'acquérir le soutien des populations.

On pourra seulement reprocher à l'empereur de n'avoir pas assez apprécié l'importance du fait "clientéliste" pour systématiser une politique qui en utiliserait tous les ressorts.

Il faut cependant préciser qu'il semble exister, malgré tout, des limites à la contrainte "clientéliste" qui interdisent d'y trouver une explication suffisante des comportements. Tenu à des devoirs envers son maître, l'Indien entend en recevoir le prix (protection) sans lequel il peut se croire dégagé de ses devoirs. Mais surtout, il semble parfois exister un accord tacite entre les Indiens et leurs caciques selon lequel les premiers ne se soumettront jamais aux obligations de la fidélité au-delà de la défense de leurs intérêts bien définis. Ainsi Lozada voit-il ses troupes se disperser parce que c'est l'époque des semences et il ne peut détruire définitivement la troupe aux abois de son adversaire Corona. Et il semble, d'après plusieurs témoignages, que les Indiens dit "d'Alvarez" aient eu les mêmes comportements. En fait, il n'est pas question pour nous de sous-estimer l'importance des liens "clientélistes" dans la détermination des comportements indiens, au contraire; mais les limites évoquées ci-dessus font entrevoir que les Indiens ont été capables de s'accorder des libertés et que l'acceptation du lien "clientéliste" a été soumise à des conditions plus ou moins tacites trouvant leurs origines dans des aspirations ou motivations d'ordre plutôt culturel ou psychologique.

Les comportements indiens sont finalement déterminés par toute une série de réalités comme la nature des mentalités, le poids de certaines traditions, des croyances et des mythes, les conceptions du pouvoir ou celles de l'Histoire telles que les transmettent les mécanismes compliqués de la mémoire collective, ou encore certains blocages issus des traumatismes collectifs hérités du temps de la Conquête par exemple. Ces réalités, souvent inconscientes, s'expriment difficilement sans le concours ou l'opportunité que leur offrent les situations conjoncturelles ou structurelles présentées ci-dessus; mais elles ont l'avantage d'explicitier les situations les plus contradictoires ou paradoxales que l'on puisse rencontrer. Elles ont par ailleurs le mérite d'être, de fait, à l'origine même des principaux conflits de race ou de culture d'une part, des affiliations "clientélistes" d'autre part dont nous évoquions ci-dessus toute l'importance. Autrement dit, elles seraient la cause profonde, enfouie, plus ou moins consciente, des situations conjoncturelles ou structurelles qui déterminent les comportements qui nous intéressent. Rivalités de clochers, mythe du prince blond, tradition de revanche historique, conception cyclique et non linéaire de l'Histoire, conception patriarcale du pouvoir, complexe de la psychologie collective issu non seulement de la défaite, mais aussi d'une auto-culpabilisation... voilà autant de réalités qui s'additionnent, se combinent et inter-

fèrent pour définir des comportements parfois inattendus.

Quelques conclusions

Tels sont les principaux axes autour desquels s'organisent les développements d'une thèse soutenue en 1984. Parmi les principales conclusions auxquelles ils aboutissent finalement, nous pouvons retenir les suivantes:

- Dans la diversité des expressions et malgré celle-ci, les communautés indiennes face à l'Intervention française font état de sensibilités particulièrement homogènes; à savoir leur volonté de soutenir ceux qui défendent le mieux (ou du moins prétendent le faire) les valeurs traditionnelles; ce qui ne se traduit aucunement par un repli de ces communautés dans des systèmes archaïques ni par un refus de toute innovation. Au contraire, les Indiens se montrent capables d'assimiler les apports extérieurs les plus modernes, mais ils ne les acceptent que s'ils les introduisent eux-mêmes au sein de la communauté et les intègrent à leur univers comme ils l'entendent et non comme on veut les leur imposer. Nombre de communautés (comme celles du Sonora notamment) font ainsi état de comportements tout à fait modernes sans rien perdre pour autant de leur personnalité. On se rend compte que les Indiens, dans leur rejet apparemment systématique de tout ce qui est pour eux "mexicain", ne refusent pas le non indien mais seulement l'anti-indien. Ce qui tendrait à montrer que leur comportement loin d'être réactionnaire, comme il fut souvent qualifié, relèverait d'une sorte d'indianisme avant la lettre et d'une volonté farouche de défendre leur droit à l'existence, nous dirions aujourd'hui leur droit à la différence.

- S'il existe une sympathie globale des Indiens pour l'Empire, il faut bien admettre qu'il ne s'agit guère que d'une **préférence** et que le terme "adhésion" couramment employé pour définir la sensibilité politique des communautés est parfaitement ambigu. Ceci parce que la communauté d'adversité n'implique nullement la communauté d'objectif. Il y aurait donc usurpation de la part des guérillas libérales ou contre-guérillas françaises chaque fois qu'elles s'approprient un soulèvement indien comme une adhésion à leur cause.

- En ce qui concerne les causes, le comportement indien face à l'Intervention relève d'une combinaison étroite de différents types d'explications, conjoncturels et structurels, cimentés ou conditionnés par des éléments d'ordre psychologico-culturel.

- L'échec impérial tient à de nombreuses raisons, mili-

taires, politiques, diplomatiques, économiques et financières, idéologiques... que l'historiographie a pris le soin d'analyser avec perspicacité. On peut y ajouter l'incapacité du régime impérial à s'insérer dans le système "clientéliste" et à en accepter les contraintes, malgré quelques apparences anecdotiques. Maximilien voulait se placer "au-dessus de tous les partis", ce qui dans un système "clientéliste" est illogique. Cet échec tient aussi aux ambitions indigénistes du couple impérial, parce que ce sont elles qui ont isolé le plus sûrement Maximilien et Charlotte: toutes les élites socio-politiques se sont retrouvées unies contre l'empereur sur cette question fatale, au point d'en venir à émettre des doutes sur les capacités de discernement de l'archiduc. Enfin, l'empereur eut le tort de traiter les Indiens en "peuple", ce qu'ils n'étaient pas, et de ne pas savoir ainsi se concilier leur soutien.

- Au-delà des erreurs communément admises, l'échec impérial se nourrit également de l'absurdité des alliances finalement réalisées. Etant donné la nature des options très libérales de Maximilien, la logique aurait voulu qu'il s'alliât avec Juárez quand le poids de l'Histoire le jeta aux côtés des conservateurs. Il y a pire: ce monarque éclairé, libéral, centralisateur et désireux de fonder une nation, non seulement est l'allié des conservateurs, mais encore cherche le soutien des Indiens qui sont précisément ce que le Mexique comporte alors de moins "éclairé" (entendons le mot dans le sens que lui a conféré le Siècle des lumières), de plus traditionnel, décentralisateur et anti-national. Pouvait-on imaginer alliance plus absurde?

- En fait, de telles absurdités ne sont jamais que le reflet de manoeuvres politiciennes dont Maximilien fut peut-être davantage l'objet que le sujet, et qui tendent toujours à utiliser des forces sociales ou politiques à des fins détournées des objectifs au nom desquels on les mobilise. J.A. Dabbs imaginait l'arrivée des Français comme la meilleure chance des Indiens depuis 1521; c'était une chance illusoire parce que si les Indiens et leurs alliés étrangers combattaient le même ennemi, leurs objectifs étaient non seulement différents, mais incompatibles: ils combattaient ensemble les représentants d'un pouvoir central, mais les uns le faisaient pour le détruire et se débarrasser de ses ingérences ou agressions, quand les seconds le faisaient pour s'y substituer et le consolider à leur avantage. Il est d'ailleurs intéressant de constater que ce leurre ne fut pas le fait des seuls Français. La guérilla libérale usait contre l'Empire de la même usurpation, comme la guérilla conservatrice au temps de la guerre de *los tres años*.

BIBLIOGRAPHIE

BELENSKI A., 1976 - *La intervención francesa en México, 1861-1867*. Ediciones de cultura popular S.A., México.

CHEVALIER F., 1977 - "L'Amérique latine de l'Indépendance à nos jours". *Nouvelle Clio*. P.U.F., Paris.

DABBS J.A., 1963 - *The French Army in Mexico, 1861-1867*. Mouton and Co., The Hague.

DOMENECH Abbé, 1868 - *Histoire du Mexique*. Paris.

NIOX Général, 1874 - *L'expédition du Mexique, 1861-1867. Récit politique et militaire*. Paris.

OLLIVIER E., 1963 - *La intervención francesa y el Imperio de Maximiliano en México*. Ediciones del Centenario, México.

